



ANCA PORUMB

Université Babeş – Bolyai
Cluj-Napoca, Roumanie

Le père rejeté, le père rejetant chez Hervé Guibert et Yves Navarre

ABSTRACT: The first-person narrative novels, *Mes parents* by Hervé Guibert and *Biographie I, II* by Yves Navarre, are part of the characters' crisis writing where the reason of evil is always the father's presence. Without hiding behind fictitious names, both writers reveal personal stories centered on the inevitable conflict between father and son. The family theme brings them together while their behavior makes them different. The first part of our study, "The Rejected Father," focuses on Hervé Guibert's violent language and attitude towards his father he will never accept. The second part, "The Rejecting Father," is an analysis of Yves Navarre's struggle of reconciliation with his father disappointed by his sexual preferences.

KEY WORDS: father, violence, reconciliation, resignation, writing

La figure du père. Introduction

L'image du père dans la littérature connaît un essor surtout chez les écrivains français et francophones contemporains, témoins directs ou indirects de l'influence négative de la présence paternelle¹. Car il faut dire dès le début que les approches du thème des relations père-fils portent surtout sur les épisodes conflictuels qui apparaissent au foyer à cause du père. Textes plutôt (auto)biographiques, les romans s'érigent parfois en livres-manifestes contre la tyrannie de celui qui oblige sa famille à vivre selon des règles patriarcales².

¹ Nous précisons que le thème du père dans la littérature se trouve aussi dans le théâtre, les contes de fées où les traces biographiques ne sont pas si fortes que dans le genre romanesque.

² Le terme de *pater familias* est très souvent employé pour définir la figure du père.

D'où vient cette préférence des écrivains-fils du XX^e siècle et aussi du XXI^e siècle de convertir l'écriture en accusatrice de leurs pères ? D'où naît le conflit entre le père et le fils ? Les réponses à ces questions sont multiples. Premièrement, le fils rend son père coupable de sa sévérité excessive, de son autorité suprême qui empêche l'homme-à-devenir de se développer ; deuxièmement, le fils accuse son père du manque de communication qui entraîne soit une attitude de révolte, soit un reculement. Plus tard, le fils préfère oublier son père ; il pense à une mort imaginaire du père qui n'exerce plus son pouvoir à l'intérieur de sa famille. Ou, au contraire, le fils souffre à cause de l'absence du père, un vide qu'il essayera toujours de remplir en se construisant des images d'un père fictif par le retour au passé. Fouiller dans l'histoire de la famille pour trouver des indices de son origine marque un changement important du récit de filiation³, surtout chez les écrivains du XXI^e siècle⁴.

Pourtant l'intérêt à l'égard du récit de filiation ne serait pas complet sans l'approche du thème des relations père-fils chez les écrivains qui se sont mis à nu dans leurs romans, en dévoilant leur homosexualité et le conflit qui en naît : écrivains qui ont eu pleine confiance dans le pouvoir des mots pour parler des injustices subies au sein de la famille. « Si l'autobiographie a toujours tenté les écrivains, c'est qu'elle autorise tous les modes de narration et qu'elle crée une figure mythique de la personne. L'autobiographie se trouve dans une situation paradoxale : tout en restant un individu, il se fait aussi écrivain ; et pour mieux parler de sa vie, il doit se retirer de la vie en se confiant à l'univers imaginaire de l'écriture » (OLIVIER 2001 : 63).

Nous avons choisi cette citation avant de pénétrer dans l'univers des romans d'Hervé Guibert et Yves Navarre afin de mieux comprendre le roman des confessions tel qu'il apparaît dans la deuxième moitié du XX^e siècle. « Biographie » ou « autobiographie », la difficulté persiste. Ce qui reste de ce « pacte de sincérité » d'autrefois, c'est l'écriture, seule capable de mettre de l'ordre dans la vie de celui qui s'efforce à faire renaître le passé et qui se confie au pouvoir des mots pour réfléchir à son existence passée. Alors le lecteur se voit plonger dans un piège tendu par l'écart temporel entre le moment de la narration et le temps de l'histoire. C'est toujours Annie Olivier qui attire l'attention sur un autre écart, celui de l'identité⁵, car l'écoulement du temps mène au changement des personnages / narrateurs. Les expériences vécues dans le passé réclament une très bonne mémoire, ce qui s'avère souvent impossible. Ainsi, pour couvrir les trous de mémoire, l'écrivain recourt-il à des ornements et nous oblige à nous douter toujours de la vérité du texte.

³ Dominique Viart parle du foisonnement des récits de filiation dans la littérature contemporaine, où les écrivains essaient de renouer avec le passé (VIART 1999).

⁴ Pour un tableau complet, mais pas exhaustif, à l'égard de la figure paternelle dans les romans français ou francophones, voir CLÉMENT et WESEMAEL 2008.

⁵ « Je ne suis plus, au moment où j'écris, celui que j'étais à l'époque parfois lointaine où je vivais ces événements dont je fais le récit » (OLIVIER 2001 : 59).

Or, qui est ce *Je* qui s'adresse à nous dans les œuvres de Guibert et Navarre et qui fait penser tout de suite au roman autobiographique ? Hervé Guibert dédie son roman « À personne » après lui avoir donné le titre *Mes parents*. Yves Navarre, quant à lui, met au-dessous du titre *Biographie* le sous-titre « Roman », ce qui nous met dans la confusion. Les deux sont des écrivains qui, au début des années 1980, décident de se mettre à nu devant les lecteurs, en nous offrant des livres que nous considérons comme entièrement autobiographiques, *Mes parents* et *Biographie I, II*, compte tenu de la représentation de la famille qu'on y retrouve, et surtout de l'image paternelle qui avait laissé des traces profondes dans l'existence des futurs adultes.

Notre étude⁶ se propose d'analyser cette source de l'écriture qui est la famille, le premier univers qui nous est offert. Un univers où l'image du père est censée d'assurer la transmission de la culture spécifique à chaque individu. C'est précisément le refus de cet héritage paternel qui pousse Hervé Guibert et Yves Navarre à faire partager, sans cacher les noms réels des personnages, les aspects les plus intimes de leurs foyers.

Hervé Guibert, le père rejeté

Crier à haute voix tous les secrets de la famille et se dévoiler devant les lecteurs représentent le coup fatal pour le père autoritaire. Désirant se libérer de tous les fantômes du passé, l'écrivain adulte se met à recréer son univers d'enfance, qui deviendra le cauchemar de son père attaqué avec violence, comme si tous les abus vécus étaient exorcisés par l'intensité des tableaux décrits.

La forme particulière d'exprimer ses sentiments envers le père, la volonté d'exhibition totale poussée parfois à l'extrême et l'impudeur qui caractérisent le roman *Mes parents* peuvent choquer. Les mots blessent, accusent, attaquent à chaque ligne, parce qu'il y a chez Hervé Guibert le plaisir diabolique d'insister sur les mauvais moments passés en compagnie de son père. Le rejet irrémédiable de celui qu'il considère coupable de son arrivée au monde se transforme dans une haine qui atteint le comble dans l'écriture jamais si violente et humiliante de la part du fils conscient pourtant de sa démarche :

Début d'un roman qui s'appellerait *Mes parents* (un peu à la mémoire d'Emmanuel Bove) et qui commencerait ainsi : Maintenant que mes parents sont morts, enfin (mais je mens), je peux bien écrire tout le mal que je pense d'eux

⁶ Nous reprenons quelques idées déjà présentées dans le livre *Homosexualité et sida. Essais sur le roman de Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre*, où l'analyse des relations de famille et de la figure du père a eu comme résultat un chapitre entier (PORUMB 2010).

ou que j'ai pensé d'eux, en priant seulement le ciel de ne me jamais donner fils aussi ingrat et malveillant.

GUIBERT 1986 : 154

En analysant le projet d'Hervé Guibert d'écrire sur sa famille, Dominique Viart et Bruno Vercier remarquent que :

En 1986, *Mes parents*, bien qu'écrit au présent, en fragments émotionnellement chargés, se rapprochait déjà de l'autobiographie pour dire le milieu familial et ses violences, les haines qui ont formé l'homme et l'écrivain.

VIART et VERCIER 2005 : 50

L'œuvre et la vie se confondent et la vie se transforme dans l'œuvre ; c'est l'impression que l'écrivain veut laisser : se dire, s'écrire et se recréer en tant qu'être humain atteint par le sida.

Toujours mécontent du milieu où il vit, Hervé Guibert se lance dans des démarches littéraires dépassant les frontières du possible à l'époque. La haine et la violence avec lesquelles l'auteur présente ses parents trouvent leur source d'abord dans le mensonge découvert par le jeune Hervé par le biais de ses deux tantes, Suzanne et Louise, les seules présences positives dans sa vie et celles qui le provoquent à écrire :

'Parce que tu es juif, tu le sais, vous êtes des Juifs.' Je tombe du haut : mon père s'est toujours employé à se dissocier sournoisement des Juifs. Suzanne assure : 'Vous êtes juifs, ton père a dû fuir les Allemands, parce qu'il portait le nom de sa mère, Neethofer, qui est un nom juif ; son père, Lucien Guibert, ne l'avait pas reconnu et il n'a pu que trop tard prendre ce nom qui n'était pas le sien ; Guibert n'est pas ton vrai nom ; une autre preuve que vous êtes juifs ; il t'a fait circoncire.'

GUIBERT 1986 : 16

Condamné premièrement par son homosexualité et par la maladie, Hervé Guibert se voit maintenant privé de son origine. C'est à ce moment qu'il se rend compte du manque de transmission de l'identité parce que le père, à son tour, a une origine ambiguë : il est né hors mariage et jamais reconnu par son père. C'est peut-être l'élément déclencheur des confessions qui aboutissent à une esthétique de la violence dans son œuvre. Au milieu d'une famille atypique comme celle d'Hervé Guibert, les traumatismes accumulés ne peuvent qu'engendrer des réactions hors du commun, destinées à condamner « l'infamie » et d'accomplir le projet de ses deux tantes.

La relation père-fils est compromise aussi à cause du caractère fort et rebelle de l'enfant, d'un côté, et du caractère dur et exigeant du père, de l'autre côté. Le père est trop présent dans la vie de l'enfant et de l'adolescent Hervé, tantôt vivant des moments doux, pleins d'affectivité, tantôt passant par des instants

violents. Les scènes violentes que l'écrivain/narrateur subit et dévoile sont sa manière de condamner ouvertement son père. L'impuissance de se révolter autrement à l'époque le pousse à mettre toute sa haine dans les mots, afin de se venger ainsi contre la tyrannie qui avait marqué son enfance. Quoi de plus évocateur que les expériences remémorées à l'âge adulte, qui sont dominées par une image presque identique chaque fois que l'écrivain refait, en utilisant le temps présent, l'atmosphère de son enfance :

Une fois ma sœur et moi nous devons ingurgiter des ris de veau, mon père pose sa montre sur la table et nous donne cinq minutes pour finir nos assiette : les gifles pleuvent, nous vomissons la mœlle blanche et nous la remastiquons avec nos larmes et nos morves.

GUIBERT 1986 : 21

Le verbe « gifler » devient un leitmotiv de l'existence du père aussi que du fils et est présent dans toutes les scènes où le père rappelle aux enfants son autorité :

Une fois, dans ma chambre, avec une gifle trop forte mon père me décroche la mâchoire, je me retrouve tout bête devant lui, sans plus pouvoir parler ; presque dans la continuation du geste de la gifle, mon père me remet aussitôt la mâchoire avec un coup de poing sec sous le menton.

GUIBERT 1986 : 32

Les épisodes violents alternent avec ceux très doux et calmes où le père et le fils se retirent dans leur intimité afin de partager des moments câlins. Déchiré entre rejet et affection, Hervé Guibert laisse percevoir le ton ironique et accusateur envers son père. L'enfant ne voit plus aucune trace d'amour paternel dans les gestes du père. La scène trahit plutôt le désir de l'écrivain de nous esquisser l'image d'un père pervers qui s'empare de son corps :

Mon père me déshabille très lentement, faisant glisser le long de mes cuisses, tandis que je me retiens à son cou, mon pantalon, puis mon slip, et me faisant relever les jambes l'une après l'autre pour enfiler mon pantalon de pyjama, c'est le moment où je peux jouer à ne plus vouloir les lever pour faire durer le plaisir.

GUIBERT 1986 : 34

Une fois devenu adolescent, la révolte contre le père augmente, ne supportant plus le caractère intransigeant de celui-ci. Si l'enfant Hervé ne ripostait pas contre les duretés du père, l'adolescent réagit et répond de la même façon, avec la même violence blâmée par tout le monde quand elle vient du fils vers les parents : « Je m'impatiente, j'ouvre la porte de la salle de bains, je lui fais une réflexion, il me gifle, je le regifle aussitôt, il me pousse dans le couloir et me regifle, je le regifle, ma mère vient à la rescousse, nous supplie d'arrêter [...] » (GUIBERT 1986 : 88).

Partagé tout le temps entre l'amour et la haine, Hervé Guibert nous offre une image paternelle à travers des sentiments contradictoires. C'est grâce au père (ou à cause du père ?) qu'il est venu au monde⁷. Sa naissance est nécessaire pour que le père Guibert se construise un foyer. Le sentiment de n'être qu'un objet pour celui qui a exigé sa naissance ne pourra jamais effacer et apaiser la révolte de l'écrivain : « Quelques instants plus tôt, mon père est l'être que j'adore le plus au monde. En quelques secondes, le temps de se toucher, il me devient l'être le plus haïssable » (1986 : 70). Ainsi le père, la seule figure masculine dans l'enfance et l'adolescence de l'auteur, nous apparaît-il en tant que bourreau du fils, écrasant sa personnalité et celle de tous les membres de la famille.

L'attitude du père détruit toute trace d'affectivité, enfants et épouse à la fois étant ses victimes, parce que leur vie se déroule sous le signe des automatismes. Le père organise leur existence et sa force de conviction est invincible. Regardons de plus près l'épisode des préparatifs pour les vacances et nous remarquons que la joie se transforme en cauchemar, car tous les membres de la famille sont obligés d'agir selon un horaire précis :

Les vacances sont toute une affaire. La veille au soir du départ, il faut se battre avec notre père pour que l'heure du réveil ne soit pas trop avancée. Mon père clôt toujours la discussion par un coup de force en déclarant que le réveil sonnera à cinq heures, qu'il sera le premier à faire sa toilette, puisqu'il nous réveillera à cinq heures et demie, que la voiture devra être finie de charger à six heures et demie, et que le démarrage ne devra en aucun cas dépasser sept heures.

GUIBERT 1986 : 42

N'ayant jamais connu la chaleur d'un foyer, la haine éclate et le fils est impitoyable, en payant de la même monnaie la méchanceté et le rejet de ses parents, sa mère y compris :

Non seulement je les hais, eux, et ma propre haine, mais je hais tout ce qu'ils regardent et ce qu'ils mangent, je hais les sièges où ils s'assoient et les vêtements qui recouvrent leurs corps, je hais leur appartement, je hais leurs lectures, je hais leur peur (et j'écris ces choses si effroyables en écoutant une musique si gaie comme l'eau qui coule sur une surface huilée), je hais leur mobilier, je hais leurs nourritures congelées.

GUIBERT 1986 : 150

Le projet de l'écrivain est bien clair : *Mes parents* ne sont en rien un hommage. Tout au contraire, c'est plutôt un antihommage qui transpose dans l'écriture toute la révolte contre l'infamie dont Guibert parlait au début du récit.

⁷ Le père Guibert accepte le mariage avec une femme déjà enceinte, mais riche. N'étant pas le père biologique de la fille qui naît, il désire son propre enfant et oblige sa femme à donner naissance à Hervé, garçon qui déçoit son père.

Yves Navarre, le père rejetant

Écrivain caractérisé par la timidité plutôt que par la révolte, Yves Navarre se détache du ton accusateur qu'on retrouve chez Hervé Guibert. Si tous les deux considèrent leurs familles coupables de leurs échecs, Yves Navarre trouve le refuge dans l'écriture pour compenser le vide laissé par un foyer où il s'était toujours senti mal à l'aise.

Trop petit pour se rappeler avec la précision du biographe les événements passés dans son enfance, l'écrivain recourt aux photos. Alors, le lecteur peut déjà anticiper le caractère du père par le biais de la photo de Jeanne Navarre, la grand-mère paternelle, souvent présente dans la vie de son fils. La femme, telle qu'elle apparaît dans la photo, accuse la froideur et le détachement de sa famille, son fils étant sa seule préoccupation :

Le biographe prudent ne peut ici que constater : cette femme n'est ni solidaire des siens ni en accord avec elle-même. [...] Elle n'aime ni ses parents ni son mari, encore moins sa sœur et son beau-frère. Elle méprise la ville et la maison Dumas, boulevard de Gèle, trop près de Bouquerie.

NAVARRE 1981 : 75

La description de Jeanne Navarre sert d'avant-propos au récit biographique qui veut rester fidèle à la réalité de l'époque évoquée et, en même temps, elle est une explication ou une excuse du caractère intransigeant du père.

Bien que le père soit absent physiquement dans la vie de l'auteur, l'enfant Yves rêve à jouir de l'amour de toute sa famille, y compris son père. Le côté idyllique n'a pas de place dans la famille Navarre où les relations sont détruites dès le début par le manque de sentiments. Les parents, René et Adrienne, nous apparaissent comme un couple déchiré, malheureux et silencieux, bouleversé par la nouvelle de l'arrivée de leur troisième enfant, le garçon Yves. Les hostilités se déclenchent entre le père et le fils même avant la naissance du bébé, qui aurait dû être, selon le désir de René Navarre, une fille :

Début février 1940, depuis quelques jours Adrienne n'ose pas annoncer à René qu'elle attend un troisième enfant. Arme habituelle, le silence, que René prend pour une offense et qui le conduit inévitablement à dire ce qu'elle n'ose pas lui dire, de peur de trop vives réactions. C'est ainsi qu'elle annonce la nouvelle à son mari. René commente « alors ce sera une fille », puis « elle s'appellera Mireille ».

NAVARRE 1981 : 91

L'enfant ressent l'abîme entre lui et son père, s'assumant très tôt un sentiment d'une double culpabilité. Premièrement, la culpabilité d'être venu au monde au

moment où ses parents s'y attendaient le moins. Deuxièmement, il y a la culpabilité de son sexe, ayant déçu son père qui voulait une fille après deux garçons. Malgré le rejet de son père, Yves Navarre ne répond jamais de la même monnaie. L'écrivain voit dans son récit une réconciliation avec sa famille et non une arme contre les méchancetés du père. Ce qu'il ose rêver pendant son enfance, c'est l'effacement de l'image paternelle, un désir venant du grand amour envers sa mère : « En dormant, j'ai rêvé de ma mère. Nous étions nus. Nous nous tenions dans les bras l'un de l'autre. J'avais pour elle le désir que je n'ai plus dans la vie. Nous n'avions plus du père » (NAVARRE 1981 : 261).

Image dominant le foyer bien qu'absent, René Navarre apparaît lui aussi en tant que père-bourreau dans quelques épisodes qui approchent des descriptions guibertiennes. Incapable de communiquer, le père s'impose devant ses enfants par la punition (« René ordonne à ses fils de se mettre à genoux et de demander pardon. Yves est à genoux à côté de ses frères... René, de dos, frappe les enfants » (1981 : 211)) ou par la violence devant sa femme (« Adrienne regarde la rue. Il ne pleut plus. Puis elle se tourne vers René "tu aurais peut-être dû..." René la gifle » (1981 : 208)). C'est à ce moment que l'écriture autobiographique d'Yves Navarre se venge pour la première fois, en dévoilant le vrai visage du père. L'image de la mère giflée est, aux yeux de l'enfant, l'injustice la plus grande qui mérite d'être dévoilée :

René tait toujours les mots attendus, retirent les gestes désirés. Son comportement est imprévisible. Hanté, à tout propos, par l'idée de justice, il est injuste envers celui ou celle qui l'approche. Lui seul a le droit de tendre la main, toujours au moment où l'autre, prêt à la rupture, n'attend plus. Règne autour de lui une terreur vraie : celle, tactique, de l'affectueux qui se méfie de l'affection et la mate ; celle de l'orgueilleux qui sait d'où vient, où il va et qui ne veut jamais s'arrêter en chemin.

NAVARRE 1981 : 354

Pourtant la démarche de l'écrivain n'a jamais été la vengeance ; au contraire, le roman se veut plutôt un effort de comprendre l'attitude de rejet manifesté chez son père. Considérant le texte comme son meilleur allié, Yves Navarre essaie, à travers l'écriture, de renouer les liens avec son père. L'échec est total pour l'adulte qui se rend compte d'une existence où « je suis né à l'écart et je souffre » (NAVARRE 1981 : 19). L'impact que le manque de communication a dans la formation du fils aussi que le mécontentement du père transforment l'écrivain dans un être ayant toujours le sentiment de la marginalité, n'ayant plus la force de se révolter contre les injustices vécues. Caractérisé par la modération, Yves Navarre renonce à chercher des réponses et tire la conclusion : « René n'a pas les fils qu'il voulait, n'a pas l'épouse qu'il voulait, n'a pas les amis qu'il voudrait. René n'aime plus personne » (1981 : 279).

Déçu par son père qui n'a pas réussi à lui offrir l'équilibre dont l'enfant Yves avait besoin, celui-ci ressentira à jamais le mal venir de son intérieur. La rupture entre le père et le fils l'accompagnera toujours et elle se reflétera dans l'échec des relations amoureuses que les personnages navarriens, des hypostases de l'auteur, vivent d'une façon intense jusqu'à l'épuisement⁸. Néanmoins, les descriptions érotiques où la timidité et la pudeur s'effacent devant le bonheur de la découverte du partenaire viennent compenser tous les moments de silence auxquels le père l'avait obligé dans le passé.

La perfection de la vie signifie chez Yves Navarre la perfection du couple tant cherché dans la relation avec le père, le premier couple imaginé et si ardemment désiré par l'écrivain. À l'âge adulte, l'échec est encore présent dans son existence, car l'étreinte amoureuse racontée sans contraintes le met encore une fois devant l'impossibilité de sauver sa relation ; alors le partenaire lui échappe. C'est pourquoi nous prenons Yves Navarre pour un écrivain qui ne cesse de se retrouver entre l'érotisme physique et celui des mots, ce qui fait que le corps de l'amant est remplacé par le corps textuel. L'écriture fait un dernier effort de rétablir les relations perdues à cause du père. Mais l'impuissance des mots de mener à bonne fin le projet de l'écrivain/narrateur agrandit son amertume et son insatisfaction. De l'étreinte aux mots, la quête navarrienne provoquée par la figure paternelle se convertit dans le plaisir de l'écrivain de se décrire tel quel et tel qu'il aurait aimé devenir.

Nous avons découvert un Hervé Guibert très jeune (il n'avait que 21 ans au moment où *Mes parents* ont paru), déjà atteint par la maladie, qui transpose la violence du sida dégradant son corps dans la violence envers son père, tel bouc émissaire de tous ses maux. De l'autre côté, il y a Yves Navarre, impuissant devant le père et préférant l'écart au lieu de la révolte, car l'écrivain n'a plus besoin de la compassion des autres.

Tout le long de cette analyse, nous avons essayé de mettre en évidence la dichotomie observée dans les récits d'Hervé Guibert et Yves Navarre. Ayant dévoilé leur homosexualité et, encore plus, leur maladie, ils ont ouvert la voie vers une écriture sincère et directe. Anéantis par la présence paternelle au foyer, les auteurs / narrateurs ont découvert dans l'acte d'écrire l'unique manière de se recréer en tant qu'êtres humains et de regagner l'identité perdue deux fois ; d'abord, à l'enfance et à l'adolescence à cause de l'attitude tyrannique du père ; ensuite, à l'âge adulte, à cause de l'homosexualité qui les rendait marginaux face à la société, mais surtout à leurs familles.

L'étude des romans guibertiens et navarriens nous oriente vers une conclusion sous la forme d'une interrogation : N'est-ce l'hypocrisie et l'existence marginale choisies par les personnages qui sont encore plus humiliantes que toute autre humiliation venue du côté du père ? Car le rejet qui va du fils vers le père

⁸ Voir à ce propos le roman *Le temps voulu* (NAVARRÉ 1979).

ou du père vers le fils blessé peut-être moins que le masque d'une vie normale adopté par les écrivains.

Bibliographie

- BOULÉ, Jean-Pierre, 2001 : *Hervé Guibert : L'entreprise de l'écriture du moi*. Paris : L'Harmattan.
- CLÉMENT, Murielle, WESEMAEL, Sabine (sous la direction de), 2008 : *Relations familiales dans les littératures française et francophone des XX^e et XXI^e siècles*. Paris : L'Harmattan.
- GUIBERT, Hervé, 1986 : *Mes parents*. Paris : Gallimard.
- MAYER, Hans, 1975 (édition originale allemande) et 1994 (trad. française) : *Les marginaux. Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne*. Paris : Albin Michel.
- NAVARRÉ, Yves, 1979 : *Le temps voulu*. Paris : Flammarion.
- NAVARRÉ, Yves, 1981 : *Biographie I, II*. Paris : Flammarion.
- OLIVIER, Annie, 2001 : *Le biographique*. Paris : Hatier.
- PORUMB, Anca, 2010 : *Homosexualité et sida. Essais sur le roman de Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre*. Cluj-Napoca : Éditions Casa Cărții de Știință.
- VIART, Dominique, 1999 : « Filiations littéraires ». In : *Écritures contemporaines 2*. Caen : Minard.
- VIART, Dominique, VERCIER, Bruno, 2005 : *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris : Bordas.

Note bio-bibliographique

Anca Porumb est assistante à la Faculté de Psychologie et des sciences de l'éducation de Cluj-Napoca, Roumanie, où elle enseigne la didactique du FLE. Ses centres d'intérêts sont la didactique du FLE et la littérature française contemporaine, notamment le roman français actuel. Sa thèse de doctorat, soutenue en 2010, a porté sur *Le roman du sida chez Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre entre autobiographie et recherche esthétique*. Elle a publié un livre, *Homosexualité et sida. Essais sur le roman de Dominique Fernandez, Hervé Guibert et Yves Navarre*, plusieurs articles sur des écrivains français et francophones contemporains, parmi lesquels : Dominique Fernandez, Hervé Guibert, Yves Navarre, Panait Istrati, Annie Ernaux, Sylvie Germain, Guillaume Dustan, Vincent Engel, aussi qu'un *Cahier de stage pédagogique*.
 ancaporumb76@yahoo.com